

—Contre les chasseurs, soit ! reprit Napoléon en souriant ; mais contre les voleurs, je ne t'en réponds pas. Je parie que la bête n'existera plus demain.

Aux grandes chasses de Rambouillet, le rendez-vous était toujours à l'étang de la Tour, où un riche pavillon, magnifiquement décoré, était préparé. En conséquence, on dressait deux tables pour le déjeuner : la première pour l'empereur, l'impératrice, et les personnes qui étaient invitées (les dames suivant la chasse l'étaient toujours de droit) ; et la seconde pour les officiers supérieurs de la vénerie et de la maison civile et militaire. Les piqueurs, les valets de pied et les gendarmes d'élite qui avaient suivi la chasse, se tenaient en dehors de cette tente. Le repas durait peu, comme toujours.

Napoléon essaya une seule fois d'une chasse au faucon dans la plaine de Rambouillet. Cette chasse n'avait été commandée que pour mettre à l'essai la fauconnerie que son frère Louis, roi de Hollande, lui avait envoyée en présent. Cette chasse ne lui plut pas, et la fauconnerie hollandaise fut partagée entre le Jardin des Plantes et la ménagerie de la Malmai-

son. A la même époque, il y eut dans la forêt de Compiègne une grande chasse au sanglier à laquelle il invita l'ambassadeur de la Porte, tout récemment arrivé à Paris. L'Excellence turque suivit la chasse sans qu'aucun muscle de son visage annonçât l'impression que lui causait ce genre de divertissement. La bête ayant été forcée, Napoléon fit présenter un de ses fusils à l'ambassadeur, pour qu'il eût l'honneur de tirer le premier ; mais il s'y refusa, ne concevant pas, sans doute, le plaisir qu'on pouvait trouver à tuer à brûle-pourpoint un pauvre animal épuisé, et à qui il ne restait pas même la ressource de fuir pour se défendre.

Au commencement de 1813, on fit remarquer à Napoléon qu'il n'était jamais allé aussi fréquemment à la chasse.

—Il faut bien, répondit-il, que je me donne du mouvement et que les journaux en parlent, puisque messieurs les Anglais répètent tous les jours dans leurs pamphlets que je ne puis plus remuer et que je ne suis bon à rien. Patience ! lorsque j'aurai rejoint mon quartier général, je leur ferai bien voir que je suis aussi sain de corps que d'esprit. — *A continuer.*

ŒUVRES ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

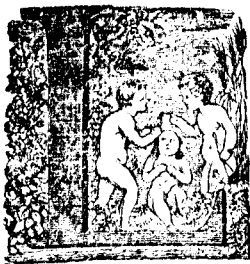
LA HONGRIE.

III.—ROLE HISTORIQUE.

La Hongrie a sauvé l'Europe.

(SUITE. •)

MAUGUIN.



L'ÉGLISE de Saint-Michel, cathédrale de Carlsbourg, en Transylvanie, saccagée plusieurs fois, possède un cercueil de pierre que le vandalisme n'a pas respecté. Il est vide. Sur le couvercle est couchée la statue d'un guerrier revêtu de l'attila et enveloppé d'un manteau ; les jambes sont brisées : du visage, il ne reste plus que de longues moustaches. La main gauche presse un fourreau : la droite tenait un sabre appuyé sur l'épaule. A la vue de ce monument sans nom et indignement profané, un sentiment mélancolique s'empare du spectateur. Ici, on le croit du moins, a reposé le corps de Jean Hunyade Corvin.

Il s'était dévoué, sa vie tout entière, pour le salut de la religion et de la patrie. L'envie empoisonna ses succès, sa tombe fut violée.

Hunyade, dans sa rude carrière, représente le peuple hongrois, peuple héroïque qui soutint, en défendant la chrétienté, des guerres effroyables oubliées aujourd'hui ; placé à l'Orient, comme le champion de l'Europe, sans cesse occupé à tenir tête aux Mongols, aux Cumans et aux Turcs ; obligé, après la funeste journée de Mohacz, de choisir entre le joug ottoman et la domination autrichienne, et versant son sang, pendant trois siècles, pour des querelles qui ne sont pas les siennes.

Ouvrons les annales de la Hongrie, et parcourons quelques scènes du rôle qu'elle a joué en Europe.

C'est à saint Etienne que l'histoire commence. Des descendants d'Arpad, il fut le premier qui porta le titre de roi, l'ayant reçu de la cour de Rome. Etienne fut apôtre et législateur ; à ces deux titres, profondément respecté, son nom est encore populaire en Hongrie. Longtemps ses institutions restèrent debout ; c'est qu'elles étaient fondées sur le génie national ; elles consacraient l'union intime de la noblesse, du clergé et du souverain, le concert de leurs opérations, l'échange de leur autorité, l'ensemble de leurs mouvements.

Etienne fut, après sa mort, mis au nombre des saints. On conserve à Bude sa main droite, comme une précieuse relique.

Comment faire comprendre le culte dont sa couronne a été et est encore l'objet de la part des Hongrois ? C'est leur palla-

• Voir les livraisons de l'Album de Novembre et Décembre 1849, et Février 1850.